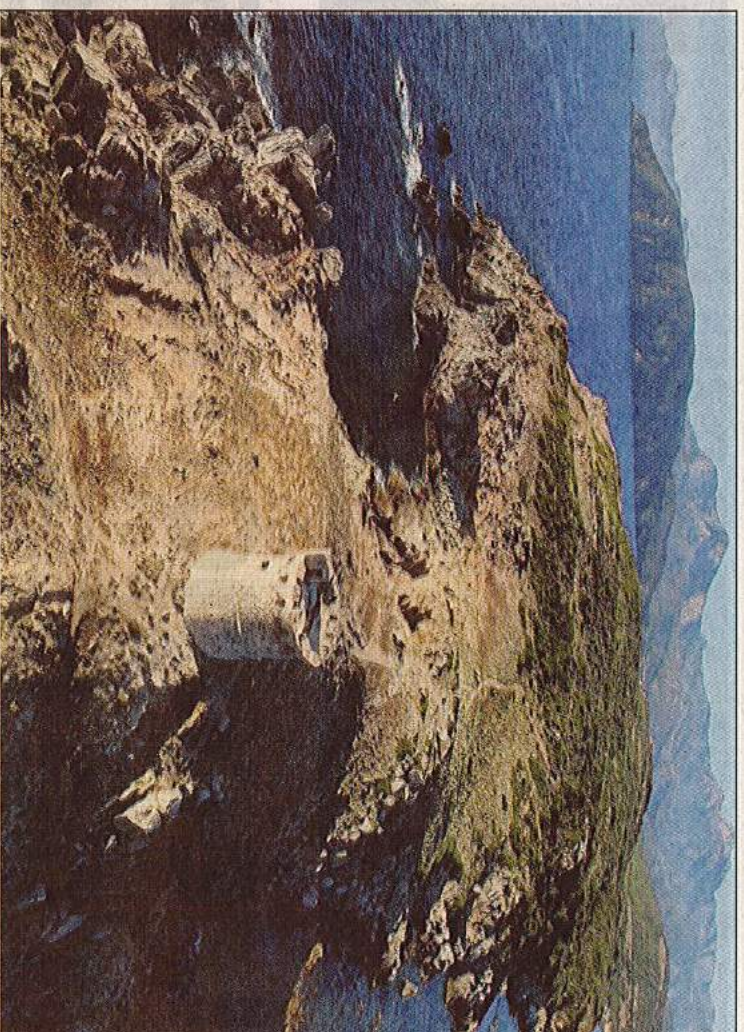


L'ARCHIVES MICHEL LUCIDINI



"La Corse n'a jamais coupé la nature de la culture"

Jean-Pierre Mounet est devenu, à la demande du Parc naturel, l'éminence grise de la Conférence des acteurs de la façade maritime. Le sociologue de l'environnement a de l'expérience en la matière. Elle a nourri son credo

Scientifique immergé dans la gigantesque problématique environnementale, le Marseillais sillonne les territoires français et s'arrête dès que les enjeux locaux deviennent des sujets sensibles. En clair, Jean-Pierre Mounet intervient en sociologue de l'environnement. Le mois dernier, il se trouvait à Serrieraj le jour où le Parc naturel régional de Corse a ouvert sa Conférence des acteurs de la façade maritime. Pour le syndicat mixte, il a étudié un contexte, rencontré les hommes, préparé l'indispensable ciment entre ceux qui n'ont pas toujours forcément agi de conserve. Pour les aider à être à la hauteur d'une mutation qui doit conforter l'ancre humaine dans un environnement exceptionnel. Pour exposer sa vision de la meilleure approche environnementale.

Jean-Pierre Mounet juge toujours indispensable d'évoquer au préalable son parcours atypique. Un docteur en écologie qui a fini par passer une habilitation à diriger des recherches (HDR) en sociologie. Il évolue aujourd'hui dans un important laboratoire de l'université de Grenoble-Alpes. Il y côtoie les géographes, urbanistes et autres spécialistes des sciences politiques. "Les sociologues sont plutôt société sans nature, les naturalistes nature sans société". Lui, se situe à une frontière depuis laquelle il entend bâtir des ponts. "J'ai toujours été convaincu que la préservation de l'environnement ne pouvait se concevoir sans la présence des hommes". C'est dans cet état d'esprit qu'il intervient sur l'une des zones les plus sensibles et les plus remarquables du PNRC. Et il est déjà agréablement surpris.

Qu'est-ce qui vous a éveillé à la sociologie de l'environnement ?
Ma double vie scientifique qui a fait de moi un docteur en écologie puis un maître de conférences HDR en sociologie. Quand je suis sorti de ma thèse, j'ai été amené à exercer en qualité de consultant et à réaliser des études d'impact. C'est là que je me suis retrouvé au cœur de conflits et autres controverses, tout ce que l'écologie scientifique ne peut pas régler. D'un mon intérêt pour la sociologie,

en prise directe avec la grande question environnementale.

Précisément, comment se matérialise cet univers conflictuel ?

On est très souvent sur de fortes charges d'intérêt ou de valeurs. On a notamment des gens qui se posent en protecteurs de l'environnement et qui sont extrêmement convaincus d'avoir raison. Il faut savoir que la protection de l'environnement, c'est quelque chose de très récent. La première loi remonte à 1976. Avant, on pouvait faire à peu près ce qu'on voulait. Les choses ont eu du mal à se mettre en place, ce sont des gens écoeurés qui ont pu usé pour que l'environnement prenne sa place. Il y a eu lutte, évolution, et aujourd'hui, tout le monde a une forme de sensibilité par rapport à cette problématique.

Une forme de consensus ?

Pas toujours. Il y a des gens très axés sur des valeurs, ils considèrent qu'il faut protéger l'environnement contre l'homme, quasiment. Avec les changements climatiques, on se rend finalement compte que c'est dans notre intérêt de protéger la planète parce qu'on risque de subir les inconvénients majeurs de notre propre activité. Puis, en face, on a souvent des gens qui détiennent encore tout intérêt à l'environnement. On ne trouve pas ce profil en Corse ?

Pourquoi, selon vous ?

Je pense que c'est un élément culturel. C'est ce qui me frappe tout particulièrement quand je fais la comparaison avec ce qui se passe sur le Continent. Je le ressens d'autant plus que je fais de la recherche-action. Je suis un sociologue qui travaille sur la participation et la quête d'une paix sociale. Quand on côtoie différents types d'acteurs, on se rend compte qu'il y a des clivages. Sur le Continent, ils peuvent être extrêmement forts entre chasseurs ou (et) pêcheurs, et protecteurs de l'environnement. En Corse, on conçoit très bien la protection de la nature tout en pratiquant la chasse et la pêche. C'est remarquable. Certains sociologues et philosophes de l'environnement affirment que, depuis le siècle des



Artisan, pour le Parc naturel, de la mise en place récente de la Conférence des acteurs sur la façade maritime, Jean-Pierre Mounet agit dans le sens de la démocratisation de la protection de l'environnement. Et pour l'implication de tous.

/PHOTO NOËL KRUSLIN

Lumières, on a officiellement coupé la nature de la culture. Pas en Corse, de mon point de vue, et je trouve que cette posture est plus intéressante en matière de protection de l'environnement. Ceci dit, je fais cette analyse en fonction des expériences que mon métier m'a amené à vivre dans l'île, sans la prétention d'avoir tout vu et tout analysé.

Avant d'intervenir sur la façade maritime du Parc, quels travaux avez-vous mené en Corse ?

J'ai commencé par une mission en Haute-Corse sur l'opportunité d'un plan départemental de randonnée motorisée porté par le Conservatoire

vous avez fait ce constat aussi ?

La-bas, c'est un peu différent. Les gens que j'ai rencontrés et interrogés peuvent être des opposants mais ils sont en même temps très préoccupés par l'environnement. S'ils s'opposent, c'est à certaines modalités, mais pas à la protection en tant que telle. De plus, ils sont tellement ancrés dans leur territoire qu'ils sont déposés de savoirs qu'il faut prendre en compte. Leur vécu leur donne des connaissances qui échappent aux scientifiques. Mais en définitive, l'intérêt majeur de cette conférence des acteurs, c'est le rapprochement. Pour avoir mis en place d'autres outils de ce genre, notamment la Conférence des acteurs du Parc des Ballons des Vosges, je peux vous dire qu'on a souvent des conflits à la base. Parce qu'il y a rapprochement et que tout le monde a voix au chapitre, l'objet du conflit devient un grand projet pour l'environnement.

En Corse, le combat pour l'environnement a été aussi celui de l'action violente. Qu'est-ce que l'évocation de cette époque inspire au sociologue ?

Je ne la connais pas vraiment mais d'après ce que l'on a pu m'en raconter, il y aurait eu des abus vis-à-vis de la loi. On peut toujours comprendre, quand il y a trop de passe-droits, quand la loi n'est plus capable de réguler la chose, que certains en arrivent à réagir de la sorte. Il fut un temps où les écologistes-guerriers sévissaient, je me souviens même d'une époque où certains d'entre eux agressaient des agents de l'ONF dans la forêt de Fontainebleau. Quoi qu'il en soit, en Corse, l'ancre territoriale que l'on constate démontre que le mouvement de protection du patrimoine n'est pas nouveau. Quand on associe la chasse et la pêche à l'environnement, on est sur un système intégré. Sur le Continent, le mouvement de protection de l'environnement est un mouvement de citadins, pas de ruraux. Ces derniers ne se reconnaissent pas dans les associations de protection.

Pour en revenir à la conférence des acteurs, où sont les difficultés ?

Si la réserve de Scandola fait

l'unanimité, son extension peut faire débat, mais je pense que les acteurs locaux réagissent beaucoup dans le sillage de l'ancien projet de parc marin. Une démarche qui avait été menée de façon maladroite, suscitant à l'époque d'importantes oppositions. Une méfiance demeure mais les gens qui étaient opposés à ce projet sont des gens préoccupés par la question environnementale.

Bien au-delà de la Corse, la dernière Cop21 ne permet-elle pas de mesurer le décalage qui existe entre un sommet mondial et la très faible responsabilisation individuelle ?

C'est un réflexe humain tout à fait normal. C'est une espèce de d'irresponsabilité individuelle dont le mécanisme est très simple à comprendre. Pour avoir fait beaucoup d'enquêtes sur l'environnement, je me suis rendu compte que la première des réactions, c'est : "Moi, mon impact en tant qu'individu est dérisoire par rapport à celui d'un usine". C'est ce qu'on appelle l'impact comparé qui va renvoyer à pire que soi. Sauf que dans la plupart des cas, c'est un impact cumulé qu'il faut prendre en compte, celui qui fait que nous sommes tous responsables d'un énorme impact. L'individu a toujours beaucoup de mal à passer d'une vision à l'autre.

La médiatisation de cette Cop21 peut-elle faire évoluer les comportements ?

On a deux façons de voir l'environnement entre le regard sur la biodiversité et le changement climatique. Ce dernier parle à l'intérêt de l'individu et il est beaucoup mieux perçu. La biodiversité parle aux valeurs de l'individu qui se dit : "Je protège la nature plutôt pour elle-même, à la rigueur pour les générations futures, mais je peux m'en passer". De ce point de vue, la biodiversité est très en retard par rapport au changement climatique. C'est pourtant une problématique plus ancienne. Un message a plus d'impact quand il parle aux intérêts que quand il s'adresse aux valeurs. Je trouve ça plutôt inquiétant.

Propos recueillis par Noël KRUSLIN

nkruslin@corsemath.com